

Patrick Colombo. Licence E. Lambesc 2002 / 2003.

PHILOSOPHIE

*Devoir de validation de l'unité d'enseignement.
A l'attention de Mme Peyron-Bonjan.*

CONNAISSANCE ET LANGAGE

Le multilinguisme : une issue à l'illusion originelle ?

On n'apprend jamais que ce qu'on savait déjà. Même si cette maxime platonicienne peut difficilement être prise au premier degré dans nos sociétés cartésiennes, elle nous éclaire sur l'expérience courante dans laquelle on constate qu'on est d'autant plus sensible aux savoirs, concepts, enseignements lorsqu'ils résonnent en soi ; c'est à dire lorsqu'ils expriment ou révèlent des pensées personnelles préalablement confuses ou indicibles. Ce penchant à amonceler à partir de l'acquis semble l'apanage de la maturité et prend de l'ampleur avec l'expérience. Bachelard le nomme même l'obstacle épistémologique de l'homme mûr. Ainsi, ai-je été particulièrement séduit par la conception kantienne de la perception humaine en ce qu'elle m'a ouvert des perspectives quant à mon questionnement constant relatif aux langues. C'est l'intérêt pour l'une d'entre elles et mon désir de l'enseigner qui m'ont conduit à Lambesc. Les problématiques fondamentales posées par Nietzsche sur le langage ont fini par me donner envie d'y consacrer une réflexion : comment le langage s'articule-t-il avec la connaissance et en quoi contribue-t-il à la diversité ? Ces notions paraissent par trop générales ou évidentes mais tout étant étranger au philosophe, on voudra bien souscrire avec indulgence à une entreprise dont seul l'enthousiasme qui a présidé à son lancement tiendra lieu d'excuse...

Cognition

L'Homme, le monde et le langage

L'Homme est fragile et ne peut survivre seul dans la nature. En groupe, il lui a fallu communiquer avec ses congénères. A l'instar d'autres créatures grégaires, il commença par exprimer ses émotions primaires : peur, plaisir, désir, peine, douleur. Bientôt, le cours de l'évolution lui permit le langage articulé comme meilleur outil de communication et partant de survie. Pour Nietzsche, croire que cette étape constitue le progrès décisif pour la compréhension de l'univers est une illusion. Tout ce qui fait l'Homme, il le doit à l'éducation qui passe essentiellement par la communication dont le langage est une forme essentielle. Il communique pour connaître des autres. Mais comment cela se traduit-il ?

Kant nous enseigne que les choses (en soi) sont comme décodées au travers de cadres constitutifs du mental humain jusqu'à produire un phénomène (illusion encore) que nous acceptons de reconnaître comme la réalité. Le biologiste Varela rejoint Kant en ce qu'il décrit le phénomène comme une émergence aléatoire créée dans le cerveau qui n'est qu'une image à usage interne de la réalité et qui a peu à voir avec celle-ci. Chaque espèce vivante doit nécessairement faire de même et le monde ressenti par la fourmi ne saurait être le même que celui de l'aigle. Nous pouvons généraliser cette constatation jusqu'à admettre que l'univers passé au crible de l'empirisme et de l'entendement ne nous sera, pour la majeure partie, jamais compréhensible, du fait même de notre constitution intrinsèque : nous (ne) sommes (que) des primates sur la troisième planète depuis le soleil dans la voie lactée. Nos frères raisonnables, dans d'autres galaxies, qui se le recréent à leur attention ne sont d'ailleurs pas autrement avantagés. La théorie de l'évolution des espèces s'entend avec Nietzsche pour reconnaître que la faculté du langage s'est développée car elle constituait un atout pour la survie. D'aucuns ajoutent, qu'avec la station debout, c'est la caractéristique majeure qui permit le développement de l'intelligence. Pour indication, le sourd de naissance était voué, dans la société ancienne, à la stupidité avant qu'on ne se souciât de lui permettre le langage. Notons que, dans ce domaine, comme dans d'autres, les cas limites nous en apprennent beaucoup sur le fonctionnement normal. On a isolé, dans le cerveau, le siège du langage en

interaction avec d'autres sous-ensembles par le formidable réseau neuronal. Cette capacité se situe donc dans une structure anatomique qu'elle a grandement contribué à façonner au cours des âges et la fameuse émergence aléatoire en est un produit. Les cadres à priori de l'entendement définis par Kant dépendent donc du langage et L'Homme, tant l'espèce que l'individu, s'est développé par l'éducation, le langage constituant l'outil essentiel de la transmission des savoirs. Les Technologies de l'Information et de la Communication ne sauraient s'affranchir des procédés ancestraux de diffusion et sont un nouveau moyen mais peu une nouvelle façon. Le livre est proche du discours et le multimédia est voisin du livre. A telle enseigne, qu'on se surprend à se parler à soi-même pour s'expliquer quelque chose d'ardu. De plus, le langage joue aussi un rôle dans le stade plus primordial de l'appréhension des choses en soi au travers de l'intuition empirique. La fonctionnalité intuitive s'acquiert et forme une résultante de l'activité cérébrale. Elle découle, de ce fait, à double titre, du langage, comme on vient de le voir.

Finalement, aussi bien dans sa transmission que dans sa réception, la connaissance est fonction presque exclusive du langage. L'Homme perçoit le monde et existe par lui.

L'illusion

En quoi la foi absolue dans la compréhension du monde par le langage est-elle malgré tout illusoire ?

Wittgenstein indique que si l'on s'accorde sur les mots, nul ne sait (ou ne se préoccupe de savoir) ce qu'ils évoquent en nous. Nous nous sommes proposés, avec Nietzsche de rechercher ce qu'il y a avant les mots. Poser la question peut être considérée comme une transgression car chacun sait qu'au début était le verbe... On est enclin à supposer qu'il y a, sinon le vrai, du moins une illusion moindre. Heidegger dit « Le mot se situe au delà de la chose et la trahit ». Etablissons un parallèle entre la création du mot et celui du schéma. On trace un schéma par nature réducteur pour souligner, distinguer certaines interactions dans une structure. « Distinguer » ne devrait pas être synonyme de « séparer » mais pourtant, immédiatement, on est tenté de faire rentrer dans le schéma l'ensemble de la structure, ce qui est une gageure impossible à tenir mais pourtant une inclination courante. D'une manière analogue, la création ou l'utilisation du mot au sens général va de pair avec la création ou l'utilisation du concept par le sujet, unifiant les différences : en effet, le concept « arbre » renferme et nivelle l'extraordinaire profusion d'arbres dans la Nature. En se référant à la typologie de Peirce, le mot constitue un signe conventionnel et apprendre, c'est négocier le sens. Pour Bachelard, la désignation forme un obstacle épistémologique à la compréhension : en effet, nommer réduit la multiplicité et la richesse de significations, comme nous l'avons dit, mais, de plus, cette action est difficilement réversible et le concept remplace, dans l'esprit humain, la réalité. Le langage a ceci de paradoxal qu'il nous permet de traduire et de transmettre notre vision du monde mais l'expression qui en résulte n'en est que le schéma, le concept, l'artefact, l'ersatz, l'illusion. Dans la phase primitive théologique de la connaissance d'Auguste Comte, il se trouve même communément des croyances qui attachent une puissance magique à la représentation sensée agir sur la chose décrite. L'illusion du lien concret est encore renforcée, chez certains esprits simples ou à l'état de nature rousseauiste, persuadés de l'identité du mot et de la chose et pour lesquels l'élément liquide ne saurait être aqua, wasser, water, ma', aigo etc. mais seulement et nécessairement « eau ».

Que ce soit la cause ou l'effet ou que ça interagisse, la division de la réalité par le lexique répond à la quasi-impossibilité de considérer la globalité même dans une épistémè antique qui y aspirait : il y a le ciel et la terre et celui-là est découpé en constellations... Ce morcellement est parfaitement artificiel et ne repose que sur des dérives ethnocentriques. Le mot-concept trahit la chose réelle mais le système-langue impose aussi sa logique structurale qui laisse croire, par exemple, qu'il existe des agents et des actions, pour ne reprendre, avec Chomsky, que le plus petit dénominateur commun entre toutes les langues connues du monde.

Diversité

Langages

Nous avons examiné jusqu'à présent la langue en tant que faculté commune à l'espèce humaine mais elle présente surtout une multitude de formes dans l'espace et dans le temps. Tel concept pauvrement traduit dans l'une sera plus fouillé et plus nuancé dans l'autre. Il n'est, pour s'en convaincre que de reprendre l'exemple bien connu de l'inuit qui dispose d'une quarantaine de termes pour se représenter la neige. Cette multiplicité recouvre clairement la richesse des différences culturelles qui s'expliquent par des facteurs liés aux climats, aux croyances, aux modes de vie ou à l'Histoire. L'honnête homme dispose de ces palettes d'expressions pour le prémunir de l'illusion de se connaître dont il refuse d'être dupe. En effet, le renversement ironique d'Héraclite d'Ephèse me rappelle que je ne me comprends que par comparaison à l'autre qui est dissemblable. En admettant, comme nous l'avons dit, que l'Homme existe principalement par le langage, ce foisonnement de richesses langagières garantit l'altérité nécessaire.

Ne pas s'enfermer dans sa langue première !

De plus, cette comparaison à la langue de l'autre autorise une méta cognition sur sa langue propre qui est, rappelons-le l'outil majeur de la transmission et de la réception de la connaissance. Cette relativisation qui fait prendre conscience qu'on ne dit pas le monde exactement de la même manière en chinois, en swahili ou en araméen offre une issue salutaire à la soumission complète aux concepts illusoire induits par le langage car, en effet, la croyance en un « je » produite par la grammaire allemande ou française s'infléchit si l'on a pris la peine de constater qu'ailleurs, le « je » n'existe pas de la même manière. La diversification des points de vue, par le truchement du multilinguisme peut éviter l'écueil de s'enfermer dans le confort de l'illusion. Les décalages par rapport au temps rentrent également en ligne de compte dans ces considérations car comment appréhender l'étude du moyen-âge occidental européen sans notions de latin ou de langue d'Oc ? Pour connaître les Grecs et leurs pensées, mieux vaut savoir leur langue, s'imprégner de sa dialogique et de sa multiplicité dialectale et admettre que l'éloquence apparut avec la démocratie qui imposait de convaincre. « La dialogique (langue grecque) maintient ensemble la complémentarité des antagonismes et les antagonismes des complémentarités » (Morin). L'exigence de mise en perspective temporelle permet d'intégrer les préceptes de Bachelard ou de Nietzsche qui soulignent l'impérieuse nécessité d'étudier la genèse des choses pour les mieux comprendre. Qui s'intéresse à la langue est amené naturellement à réfléchir sur son évolution. Dépasser ainsi l'immédiateté des choses participe d'une démarche de relativisation toujours plus productive au regard d'une réalité elle-même complexe. Le multilinguisme relève de cette complexité garante de richesse de points de vues certes, aux sens propre et figuré, mais de richesse intérieure tout court. La dictature commence par régenter la langue en tentant de la simplifier (Novlangue de Big Brother) et en éliminant les mots d'origine étrangère (totalitarismes mussolinien et hitlérien). L'apprentissage des langues étrangères permet une démarche vers les autres dans ce qu'ils ont de plus intime, par empathie, en intégrant peu à peu leurs structures langagières et leurs modes de pensée, comme une recherche d'accession au stade ultime du développement piagétien de décentrage et d'ouverture au monde.

L'avocat du diable

Dans une démarche Popperienne qui conseille d'essayer de réfuter soi-même sa théorie avant de la considérer comme présentable, nous pourrions objecter que les niveaux de langue autorisent déjà l'appréhension de la complexité. Cela nous permet de souligner

l'aspect quantitatif de notre propos et de le préciser : la finesse du jugement que permet la multiplication des opinions ou des ressentis est de l'ordre de la gradation, d'autant plus féconds que ceux-ci sont éloignés mais, en dialogique, des points de vue très voisins peuvent se révéler très riches d'enseignement. Je pense aux glissements imperceptibles d'acceptions de sens des mots dans des langues voisines ou au fil des siècles. La notion de semblable n'est pas identique à celle d'identique... Expérimenter de petites ou de grandes différences relève de processus similaires.

Ne risque-t-on pas non plus de se perdre ainsi que son authenticité par cette perméabilité à la disparité ? En explorant les langages, on explore l'Homme dans ce qu'il a de plus complexe mais, ce faisant, on retrouve son unité car ce qui est commun chez tous les hommes, c'est justement leurs différences et cela nous conforte dans notre résolution de cultiver notre jardin en restant attentif à la diversité des techniques agricoles. Autrement dit, authenticité et ouverture participent du même élan et ne seront perçues comme antagonistes que dans un esprit borné d'opposition des cultures contraire à l'humanisme. C'est pourquoi, on saluera l'universalité de telle œuvre littéraire qui pourtant se sera cantonnée dans le cadre confiné ou restreint qu'elle aura décrit.

Pourquoi vouloir se défaire de l'illusion si elle est à ce point indissociable de notre nature ? Y renoncer, n'est-ce pas s'éloigner de la connaissance ? Ne nous y trompons pas et ne nous complaisons pas dans le cocon de la caverne car, de même que l'acquisition d'un savoir-faire passe par l'élimination des mauvais gestes, de même, les progrès de la science et de la compréhension passent par la remise en cause des certitudes attachées à l'illusion ! Le vrai est préférable à la conviction fût-il impossible à atteindre. Plaçons-nous, avec Comte, résolument, dans la phase scientifique, d'autant plus que les récents développements de la science ne laissent pas d'explorer la relativité et l'indétermination, comme dans la théorie du Chaos de Glück par exemple.

Urgence et perspectives

C'est dans « Qu'est-ce qu'apprendre ? », que Reboul décrit l'apprentissage de toutes techniques, de tout savoir-faire comme un épurement par le retranchement des gestes inutiles. De même, l'acquisition de la langue première, chez le tout jeune enfant, consiste en une sélection, dans la syntaxe universelle dont il est dépositaire, des combinaisons qui lui seront nécessaires. Il abandonne irréversiblement au passage multitude de potentialités. Cette observation (dé)constructiviste d'appauvrissement nous invite évidemment au multilinguisme précoce afin de préserver nos accès à la diversité et à la connaissance telles que nous les avons envisagées.

Traduire la richesse du ressenti est une grâce éminemment rare. L'art poétique, par son génie créatif cher à Nietzsche, prend le contre-pied du rôle descriptif dans lequel on a tendance à limiter la langue. Remarquons d'ailleurs que les voies de la poésie s'inscrivent dans le paradigme issu des incertitudes de la science moderne (Cf. la versification libre de Mallarmé ou bien les surréalistes) ! C'est, en matière d'utilisation du langage, certainement une trahison moindre de la réalité puisqu'elle dépasse ses contingences, une illusion moins flagrante. A coup sûr, le multilinguisme abouti consisterait à faire siennes des poésies lointaines dans leurs idiomes. L'étape suivante serait de confier plus volontiers à la musique, à la peinture ou à la danse le soin de porter nos échanges. Cela reviendrait à adopter des langages libérés des inconvénients de la conceptualisation mais ce serait aussi sortir de notre propos...